

CULTURE

DÉCÈS Connus pour ses œuvres monumentales et sensuelles, l'architecte brésilien communiste est mort mercredi à 104 ans.

Oscar Niemeyer

la courbe brisée

Par ANNE-MARIE FÈVRE

En 2007, il fêtait ses 100 ans en héros national brésilien, nouvel époux de son assistante, Vera Lucia Cabrera, jeune de 60 ans. Il se «*sentait comme un jeune homme de 30 ans*». Son ami Fidel Castro lui adresse alors une lettre : «*Que beaucoup de gens vivent et profitent comme toi plus de cent ans.*» En 2009, il déclarait : «*Avoir 102 ans, c'est de la merde, il n'y a rien à commémorer.*» Il continuait à travailler et à fumer ses cigarillos. Pour ses 103 ans, on lui offre une fondation à son nom. En avril 2010, on célèbre les 50 ans de Brasília, ville dont il est le concepteur utopiste, classée par l'Unesco. «*Eternel*» patriarche, «*monument*» national du Brésil, l'architecte brésilien Oscar Niemeyer ne fêtera pas ses 105 ans le 15 décembre. Il vient finalement de rendre les équerres, qu'il détestait. Après des semaines d'hospitalisation, il est mort mercredi à Rio de Janeiro, à (seulement) 104 ans.

Pour qui ne connaîtrait pas bien Niemeyer, il est un petit dôme blanc, à demi enterré, qui émerge place du Colonel-Fabien à Paris (XIX^e), au-dessus du siège du Parti communiste français. Cette sphère, tel un sein, est une des parties visibles de l'œuvre iceberg blanche locale du bâtisseur de la ville de Brasília, communiste dès 1945. Dont la carrière internationale s'est déroulée dans un esprit Nord-Sud, particulièrement entre le Brésil et

la France, son pays d'adoption quand il dut s'exiler en 1965 pour cause de dictature. La «*Maison des communistes français*» fit dire à Georges Pompidou : «*C'est la seule bonne chose que ces sacrés cocos aient jamais faite.*»

Brasília, cité créée de toutes pièces

Mais Niemeyer était avant tout l'homme de Rio, où il naît en 1907, vivant et travaillant à Copacabana. Son nom complet, Oscar Ribeiro de Almeida de Niemeyer Soares, témoigne de multiples in-

fluences – allemande, portugaise et arabe. Il apparaît comme un Carioca de bonne naissance bourgeoise, nourri de bohème, d'arts, de nature et de bossa-nova. Formé aux beaux-arts de Rio, il commence sa carrière en 1935 avec l'urbaniste Lucio Costa, qui lui fait rencontrer Le Corbusier. Son premier grand travail sera le complexe de la Pampulha (à Belo Horizonte) achevé en 1943, «*l'un de ses préférés*». Il construira avec Le Corbusier le siège des Nations unies à New York, en 1952. Mais il ne respectera pas tous les dogmes du maître moderne. Il abandonne l'angle droit, «*opresseur de l'espace*», ou l'équerre, pour garder le discours social en béton armé. Qu'il fera courber, d'arc en voûtes, de rampes en volutes, de coques en flèches, en y ajoutant un certain tropicalisme, son langage architectural brésilien très organique. «*Seule m'attire la courbe libre et sensuelle de la nature, la courbe des montagnes, des vagues de la mer, des nuages du ciel, du corps de la femme préférée*», disait-il. Le Corbusier lui avait fait remarquer : «*Tu sais, Oscar, tu es assez bon pour le baroque !*»

Sa grande épopée, son œuvre de démiurge, c'est avec son ami Juscelino Kubitschek, le président du Brésil, et toujours avec Costa, qu'il la lance, à partir de 1956, en créant de toutes pièces au centre du pays, dans un désert ingrat, une capitale neuve, administrative et cosmopolite : Brasília. La «*Nova-cap*» est inaugurée le 21 avril 1960. Dans le film *l'Homme de Rio* (Philippe de Broca, 1964), on voit Belmondo crapahuter au sortir de la forêt équatoriale dans ce chantier dément qui durera des années. En 1967, le photographe Jair Lanes est enivré : «*On a l'impression d'être sur une autre planète et l'horizon n'en finit pas, on voit très loin. Il y a aussi beaucoup de vide, car les monuments sont espacés.*»

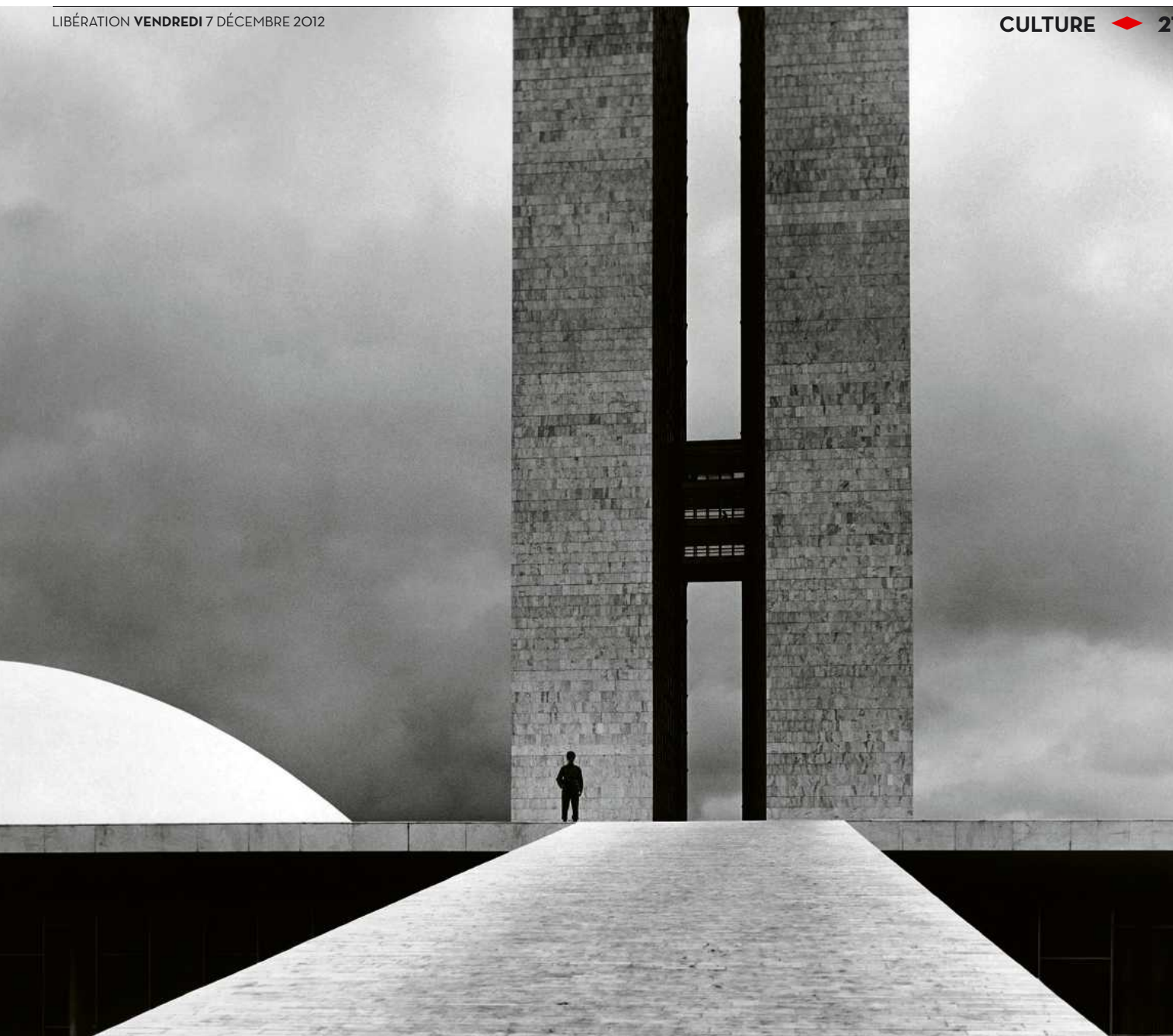
Dans cette ville qui évoque, dans sa mise en œuvre, autant *Metropolis* que la mythologie du Far West, la cathédrale Notre-Dame d'Aparecida jaillit de flèches ondulées, aux côtés des coupelles inversées et des deux tours du palais des Congrès, des colonnes du palais d'Alvorada, des fontaines de la cour de justice, «*ces larmes du peuple*». Des cités de vie, destinées à la population, complètent ces formes strictement monumentales, en suspension poétique, aux mille virtuosités techni- Suite page 22



Ci-dessus : Oscar Niemeyer en 1960. PHOTO RENÉ BURRI/MAGNUM PHOTOS. A droite, de haut en bas : la cathédrale de Brasília, le Musée d'art contemporain de Niterói, près de Rio, le palais Planalto, à Brasília. PHOTOS AFP, REUTERS

Ci-dessus : le Congrès national du Brésil, à Brasília. PHOTO ELLIOTT ERWITT. MAGNUM PHOTOS

Page 22 : Trois détails du siège du Parti communiste français, place du Colonel-Fabien dans le XIX^e arr. à Paris. PHOTOS GUILLAUME HERBAUT/INSTITUTE



Trois jours de deuil national et des hommages multiples : le Carioca a eu droit à tous les honneurs.

Au Brésil, «le visage d'une nation»

Pour l'ultime hommage, Dilma Rousseff n'a pas négligé le symbole. La présidente brésilienne, qui a salué «un génie, un révolutionnaire», a ouvert à la famille du défunt les portes du palais présidentiel du Planalto, cet édifice aux lignes épurées conçu par Oscar Niemeyer – comme tous les bâtiments publics de Brasília, la capitale fédérale inaugurée en 1960 – où devait avoir lieu hier la veillée funèbre, ouverte au public. Et quand l'avion présidentiel, devant acheminer la dépouille jusqu'à Brasília, a décollé hier de Rio, les caméras de TV Globo, première chaîne du pays, étaient là. Aujourd'hui, l'architecte centenaire est inhumé à Rio, sa ville natale et sa source d'inspiration. Le gouverneur de l'Etat du même nom a décrété un deuil de trois jours. Le «maître» a eu droit à tous les honneurs, tan-

dis qu'architectes, artistes et personnalités politiques de tous bords lui rendaient hommage dans un climat de ferveur. Car Niemeyer est regardé ici comme un héros du pays. Reconnu internationalement, il a mis le Brésil sur la carte de l'architecture mondiale. Sa disparition a fait la une de tous les grands journaux, qui ont dégainé des cahiers spéciaux à sa gloire. «Niemeyer, l'architecte du Brésil», titrait *O Globo*, le grand journal de Rio, qui le montre contemplant la mer depuis les baies vitrées de son étude circulaire, sur Copacabana. Architecte de Brasília, mais aussi d'une foule d'œuvres dans son pays, «il a façonné le visage d'une nation en développement et conçu

des édifices emblématiques qui ont alimenté l'orgueil national», écrit de son côté le critique Fernando Serapião. Tandis que son ami, le poète Ferreira Gullar, se souvient d'un «homme généreux, qui avait accepté que le

Reconnu internationalement, il a mis son pays sur la carte de l'architecture mondiale. Sa disparition a fait la une de tous les grands journaux, qui ont dégainé des cahiers spéciaux à sa gloire.

siège des Nations unies à New York soit présenté comme son œuvre conjointe avec Le Corbusier, alors que c'était son projet à lui». *La Folha* de São Paulo, principal journal du pays, a pour sa part sollicité quelques-uns des grands noms de l'architecture internatio-

nale pour mieux s'entendre dire toute l'importance d'Oscar Niemeyer. Notamment par l'Anglo-Irakienne Zaha Hadid ou le Français Jean Nouvel.

Rarement critiqué de son vivant, Niemeyer l'est encore moins désormais. Pas un mot dans la presse sur le reproche qui lui est fait de privilégier la forme des bâtiments au détriment de leur fonctionnalité, de monopoliser les commandes publiques, ou encore sur son tempérament de diva. Le quotidien *O Estado* de São Paulo était bien le seul journal à rappeler hier que l'architecte, qui a continué à travailler jusqu'au bout, a dû renoncer à l'un de ses derniers projets : une place controversée sur l'esplanade des ministères, à Brasília.

De notre correspondante à São Paulo
CHANTAL RAYES

Suite de la page 20 ques. Elles auraient dû célébrer un monde meilleur, «un Brésil moderne en désaccord avec son histoire coloniale»... Las, la manifeste utopique a fait long feu, les classes sociales n'y ont jamais été «éliminées», les riches et l'automobile y triomphent. Plus tard, l'architecte défendra, contraint et forcé, l'autoconstruction dans les favelas. «On peut aimer ou non les palais de Brasília ou sa cathédrale, mais nul ne peut dire qu'il a déjà vu quoi que ce soit de semblable», affirmait-il. Rare ont été les architectes qui ont bâti à une telle ampleur, en défiant autant les lois de la gravité. Une autre œuvre phare de Niemeyer, à Rio, dominant la mer, face au Pain de sucre, est le Musée

«Il a su saisir l'essence du Brésil avec son architecture. Ses bâtiments distillent les couleurs, la lumière et l'image sensuelle de son pays natal.»

Le jury du prix Pritzker décerné à Niemeyer en 1988

d'art moderne à Niterói (1996), emblème d'un futurisme devenu un peu daté. Ce que certains perçoivent comme une soucoupe volante représentait, pour Niemeyer, «une fleur naturelle croquée d'une seule ligne». Ce volume de béton, porté par une si frêle embase, est en fait coulé dans la terre. Toutes ces envolées libres et charnelles ont été couronnées, en 1988, par le prix Pritzker. Pour le jury, il a su «saisir l'essence du Brésil avec son architecture. Ses bâtiments distillent les couleurs, la lumière et l'image sensuelle de son pays natal.»

«Le Matisse de l'architecture»

Parmi les 600 projets qu'il a conçus dans le monde, il faut distinguer l'université de Constantine, en Algérie, au toit incliné et aux ailes d'oiseau (1971), le siège des éditions Mondadori (1975), temple à colonnes à Milan. En France, le siège du journal l'Humanité à Saint-Denis (1989), la Bourse du travail à Bobigny, la volcanique Maison de la culture du Havre... Dans ses nombreuses maisons, qu'il a tendance à minimiser, s'expriment des formes traditionalo-modernistes, mais affranchies, toujours sensuelles, comme celle pour son ami Darcy Ribeiro, au bord de la plage, en 1983. A Rio encore, il a signé le Sambodrome en 1984, rénové cette année - temple des défilés d'écoles de samba

et épicerie du carnaval de Rio, avec sa piste de 700 mètres de long. Mais il dut renoncer à l'obélisque de 100 mètres qu'il voulait dresser au cœur de Brasília. Il envisageait de créer au carnaval de Rio, en 2010, un char des ex-présidents locaux. Et en Espagne, le centre culturel d'Avilés, sa réalisation européenne la plus importante, dont on attendait un effet Guggenheim-Bilbao, a fermé ses portes le 15 décembre 2011 faute de budget. Niemeyer est toujours repassé par Rio, où il a travaillé le plus longtemps possible dans son perchoir de Copacabana, en haut de l'immeuble Ipiranga, avec sa petite-fille à la fin de sa vie. Il n'a eu qu'une seule fille, cinq petits-enfants et plusieurs arrière-petits-enfants. Son agence a encore vingt projets en cours.

Sacré maître ou «génie» pour les uns, il a «ébloui» Elisabeth et Christian de Portzamparc, l'Anglo-Irakienne Zaha Hadid, le Néerlandais Rem Koolhaas. Il est «l'une des grandes figures de l'architecture du XX^e siècle, avec Frank


Lloyd Wright, Mies Van der Rohe et Le Corbusier, affirme Francis Rambert, directeur de l'Institut français d'architecture. Il n'était pas un théoricien, mais a montré qu'on pouvait faire autrement». Jacques Ripault, concepteur du MAC/Val de Vitry-sur-Seine, renchérit : «Au sein des modernes, il est assez atypique. Son architecture n'est pas savante mais très intuitive. Il dessinait rapidement, à partir du paysage. Et le projet devait se plier à ce dessin.» Pour Jean Nouvel, il a été «le Matisse de l'architecture, le maître du moment.»

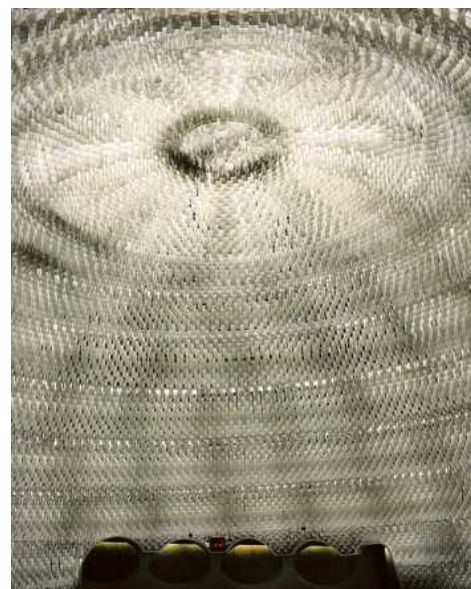
Oscar Niemeyer, qui a aussi permis d'exister à des architectes brésiliens tel Paulo Mendes da Rocha, est admiré par Ruy Ohtake, Paulo Paranhos et João Filgueiras. Mais il n'a pas fait l'unanimité. L'architecte Joaquim Guedes confiait à Libération en 2007 : «Niemeyer n'a jamais été l'architecte officiel du Brésil, et son architecture n'est pas une célébration du pouvoir. Les gouvernements, de gauche comme de droite, font appel à lui parce qu'il est notre meilleur architecte - et pour tenter d'associer leur image à sa créativité. Il n'a jamais été soumis à un appel d'offres et il s'en est accommodé. C'est un scandale. Quant à sa sensibilité sociale, ce n'est que paroles. Il se sert des deniers publics pour concevoir des œuvres monumentales et insensées.» Et de souligner son formalisme au détriment de la fonctionnalité, au musée de Niterói, où «il y a peu d'espace pour accrocher des œuvres d'art».

Projet pharaonique à La Havane

Mais Niemeyer défendait son œuvre : «Tout ce qui crée la beauté a une fonction.» Il reconnaissait avoir peu fait d'architecture sociale : «Je suis un architecte qui travaille pour quiconque fait appel à moi, mes bâtiments publics ne sont pas toujours au service de la justice sociale, mais je m'efforce de les faire beaux et spectaculaires afin que les pauvres s'arrêtent pour les regarder, et en soient touchés et enthousiasmés.» Et de se justifier : «Ce sont les riches qui passent des commandes, pas les ouvriers... Je n'ai jamais voulu être riche. Cela me ferait honte.» Voire.

Le «petit» homme à la longue vie, à la fois amoureux du Parthénon et prix Lénine en 1962, a connu la révolution bolchevique et la chute du mur de Berlin : mais il est resté cryptocommuniste. L'architecte a lancé en 2008 une œuvre pharaonique à La Havane, sur le campus de l'université des sciences informatiques, la «place Niemeyer» (20 000 m²) avec un monument dédié à la résistance cubaine, ainsi qu'un théâtre et un centre multimédia. Il s'est réjoui que le Brésil soit devenu plus «égalitaire avec l'arrivée au pouvoir d'un ancien ouvrier, le président Lula». En 2007, à Caracas, à la demande du président Chávez, il décide de pointer un monument contre Bush : «Pas une arme, mais un mouvement, un vecteur.»

L'engagement communiste de Niemeyer n'était pas d'un seul bloc, il se teintait d'hédonisme, de «saudade carioca» et d'humanisme naïf. Joueur, il prétendait que «la vie n'est qu'une minute». La sienne, «cheminement fait de larmes et de rires», a duré cent quatre ans. 




Le Jeu de l'amour et du hasard
Marivaux
mise en scène Galin Stoev

Reprise

THÉÂTRE ÉPHÉMÈRE
Jardins du Palais-Royal / Place Colette Paris 1^{er}

DU 13 NOVEMBRE 2012 AU 3 JANVIER 2013
RÉSERVATION 0825 10 1680 (0,15 € TTC/min)

TOURNÉE EN FRANCE
DU 3 MARS AU 21 JUIN 2013
www.comedie-francaise.fr